

WILEY



69. On the "Libyan Notes" of Messrs. Randall-MacIver and Wilkin.

Author(s): Jean Capart

Source: *Man*, Vol. 1 (1901), pp. 84-88

Published by: Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/2840806>

Accessed: 28-04-2016 11:06 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at

<http://about.jstor.org/terms>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Wiley, Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland are collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Man*

"the Sacæa, very attractive." Oriental slaves in Rome would lend their influence. Like MM. Frazer and Meissner, he inclined to identify the Sacæa, Zagmuk, and Purim. Meyer and Jastrow refuse to admit this, and the date of the Sacæa (either July or September) makes the identification impossible, Purim being in March. M. Cumont (as in *Man*, 1901, No. 53), gave examples of human sacrifices at Rome in the second-fourth centuries of our era. I do not quite understand whether M. Cumont now regards the military sacrifice of a mock king, like St. Dasius, as an Oriental infiltration, as M. Parmentier did, or as a recrudescence or survival of a Roman rite—utterly unknown to Roman antiquaries. Judging from M. Cumont's essay, *Le Taurobole*, which he has kindly sent me (*Revue d'Histoire et de la Littérature religieuses*, t. vi, 1901, No. 2), he looks on that rite as of Oriental importation. If he thinks the same of the Mœsian case of St. Dasius, it affords no proof of native Italian sacrifices of a mock king. The period of 30 days assigned to the mock reign of the mock king in Mœsia does not correspond with the duration either of the Sacæa or of the Saturnalia; and the date (November—December) in Mœsia is remote from the date (July or September) of the Sacæa. Again, sacrifice (as in Mœsia) is not whipping and hanging, as at the Sacæa, and, unlike the Sacæan victim, the Mœsian is not stripped of his royal robes.

While evidence and opinion are in this condition, it seems rather premature to argue, from the apologue of Dio and the Dasius legend, that kings in Italy and Babylon used at one time to be sacrificed annually, that the gods whom they incarnated might find fresh bodies for their reception. We know no case in which a king is sacrificed to release the god whom he incarnates, and we know no instance of the yearly slaying (let alone sacrifice) of a king. Nobody would take the billet, in the circumstances, and no dynasty, no country, would endure such a proceeding.

A. LANG.

Algeria: Ethnography.

Capart.

On the "Libyan Notes" of Messrs. Randall-MacIver and Wilkin. By Jean Capart, conservateur-adjoint du Musée de Bruxelles.

69

Les découvertes des dernières années en Egypte ont ouvert aux chercheurs un nouveau champ d'observations d'une fécondité extraordinaire non seulement pour l'étude de l'antique Egypte mais aussi pour les recherches relatives à la préhistoire de tous les peuples méditerranéens.

Il semble ressortir de tous les travaux publiés jusqu'à l'heure actuelle que le premier fond de la population de l'Egypte était formé par des éléments nègres sur lesquels seraient venues se superposer des populations blondes à peau blanche dont le type se serait conservé assez pur parmi les berbères. A ces deux éléments primordiaux il faudrait peut être en ajouter un troisième, Boschimans, Hottentots. Dans quelle proportion? A quel moment de la période préhistorique? Cela serait difficile à préciser. L'entrée ultérieure des familles sémitiques en Egypte se fit-elle en une ou plusieurs invasions? L'hypothèse d'invasions successives permettrait d'expliquer beaucoup de faits encore obscurs mais n'est pas encore prouvée d'une manière suffisante. Ce qui paraît certain, c'est que les envahisseurs égyptiens vinrent du pays de Pount sur la côte orientale de l'Afrique.

On avait été profondément frappé dès le début par les analogies nombreuses que l'on constatait entre les préhistoriques Egyptiens et les modernes Kabyles; notamment les procédés de fabrication et de décoration des poteries semblaient identiques de part et d'autre.

Il était donc hautement désirable de voir quelqu'un au courant des études préhistoriques égyptiennes entreprendre un voyage d'études scientifiques dans le domaine des peuples de race libyenne.

Cette tâche a été assumée par deux savants anglais, David Randall-MacIver et Anthony Wilkin.

Le premier est déjà suffisamment connu par ses travaux faits sous la direction du savant explorateur anglais Flinders Petrie. Peu de temps avant le voyage, M. MacIver avait présenté à l'Institut Anthropologique de Grande Bretagne, un important travail dans lequel il concluait à l'identité des préhistoriques égyptiens et des Libyens, cherchant par là, comme il le disait en commençant sa communication, à montrer l'aide importante que l'anthropologie pouvait apporter à l'archéologie. Aujourd'hui, le voyage terminé, et les résultats mis en ordre, les auteurs ont changé d'avis, et, remarquons-le immédiatement, uniquement en se basant sur leurs nouvelles mensurations : ce qui peut à bon droit nous rendre suspects, dans le cas présent, les services de l'anthropologie. Leur appui serait en effet immense s'il venait confirmer toutes les autres données qui sont si concluantes à mon avis qu'il faut bien admettre qu'une cause quelconque est venue viciar les résultats des mensurations. Cette cause ne serait-elle pas à chercher uniquement dans l'espace de temps énorme qui sépare nos préhistoriques égyptiens des modernes kabyles, espace de temps qui a permis et favorisé bien des mélanges ?

On sent au cours du livre combien MM. MacIver et Wilkin sont gênés par les résultats. Il leur est nécessaire à chaque pas de parler de rapports de commerce intenses ou de recourir à certaines subtilités pour expliquer les analogies de coutume.

La question est encore si peu mûre, tant de documents de première nécessité font défaut (par exemple des fouilles méthodiques dans le nord de l'Afrique à ce point de vue spécial) qu'il est dangereux de se prononcer aussi catégoriquement que le font les auteurs. Je regrette qu'ils ne se soient pas contentés de donner au public savant le compte rendu de leur exploration avec la masse énorme de précieux documents qu'elle a fait connaître, sans chercher pour cela à décider la question du "Libyen ou non" des préhistoriques égyptiens.

Il serait téméraire sinon insensé après la critique qui précède de vouloir à mon tour essayer de tirer une conclusion quelconque des documents rapportés par MM. MacIver et Wilkin ; cependant je pense utile de résumer ici quelques unes des questions traitées par les auteurs en prenant l'hypothèse contraire à la leur.

Cette hypothèse n'est pas nouvelle et c'est à quoi était arrivé dès 1861, Pruner-bey à la fin de ses recherches sur l'ancienne race égyptienne. Voici comment le docteur Abbate-pacha résumait la question dans le bulletin de l'institut égyptien 1882 : "Ne trouvant du côté de l'Orient que des incertitudes, l'auteur se tourne vers l'Occident ; il compare le type avec celui de la race libyque ou berbère, et cette fois la ressemblance lui paraît complète."

Plus récemment le professeur Sergi, exposant ses idées sur les habitants primitifs de la Méditerranée pensait qu'une grande famille humaine, "les Ibéro-Liguro-Libyens" avait précédé dans le bassin de la Méditerranée les races sémitiques et aryennes. Les Ibères, les Sicules et les Ligures présenteraient en effet les mêmes éléments ethniques. Le professeur Sergi démontre ensuite par l'analyse morphologique des crânes des anciens Égyptiens, que ceux-ci possèdent beaucoup de caractères communs aux peuples de l'Ouest de la Méditerranée dont il vient d'être fait mention. Les anciens égyptiens seraient donc des Libyens. En résumé les recherches de notre confrère, dit le baron de Loë à qui j'emprunte ce résumé, établiraient l'existence depuis un temps immémorial d'une famille humaine méditerranéenne composée de plusieurs variétés."

Spécialement au point de vue égyptien, la même hypothèse est soutenue par M. Deniker dans son récent ouvrage sur les peuples et les races de la terre.

Quelle aurait été la langue de cette population méditerranéenne ? Une série de dialectes berbères, s'il est permis d'employer ce terme dans le sens étendu de la sorte. Cette langue s'écrivait au moyen de signes que nous retrouvons dans l'alphabet libyen. Les découvertes de Evans et de Petrie ne montrent-elles pas à l'évidence l'emploi de

ces caractères en Crète, en Asie Mineure (Carie), en Egypte, en Espagne, alors qu'on les avait déjà rencontrés depuis la péninsule sinaïtique jusqu'aux îles Canaries sur tout le littoral africain et même à ce qu'il paraît, sur les dolmens pyrénéens. Cela n'expliquerait-il pas en même temps les analogies frappantes que l'on a constatées entre l'ancien égyptien et le berbère (voir notamment l'article capital de Rochemonteix que MM. Mac-Iver et Wilkin ne citent pas), entre l'ancien égyptien et le basque, ce qui avait toujours paru un brillant paradoxe. Les auteurs considèrent la chose jugée relativement aux rapports entre l'égyptien et le berbère en s'appuyant sur l'autorité du professeur Erman qui a déclaré qu'il regardait l'ancien égyptien comme une langue sémitique. La chose n'est pas encore aussi claire qu'on pourrait le croire et je suis heureux de pouvoir noter ici la protestation de M. Maspero contre ce qu'il appelle "la sémitisation à outrance de la langue et de la population égyptiennes."

La même aire est caractérisée par une série de monuments appelés dolmens, qui se montrent extrêmement nombreux sur la côte africaine mais qu'on a rencontrés un peu partout sur le pourtour de la Méditerranée. Les auteurs ont exploré un certain nombre de cercles de pierres avec dolmen et après avoir discuté d'une manière extrêmement intéressante les différentes hypothèses qui ont surgi à leur propos, constatent qu'il est de la plus haute signification de remarquer qu'on n'a pas trouvé trace de semblables constructions en Egypte, alors qu'elles sont si fréquentes en Algérie. Cela leur permet de faire les réflexions suivantes : "Nous avons vu qu'il existe de telles coïncidences entre la plus ancienne population des deux contrées qu'elles peuvent être seulement expliquées en supposant ou bien qu'il y avait entre elles des rapports continuels et étroits ou bien que les populations de l'une et de l'autre étaient identiques. Mais, ajoutent ils, si les peuples primitifs montrent de la tenacité dans leurs traditions artistiques, ils sont encore beaucoup plus tenaces dans leurs coutumes funéraires. Comment se fait il que les Egyptiens, s'ils étaient libyens de race n'aient jamais fait usage de dolmens ou de cercles ? La coutume funéraire des libyens les rapproche des anciennes races européennes et des Amorites en Syrie, mais les isole complètement des habitants de l'Egypte à quelque période que ce soit, soit ancienne, soit récente."

L'argument présenté de la sorte ne manque pas d'une certaine vigueur ; si de part et d'autre de l'Egypte, chez les Amorites et chez les Libyens nous trouvons le même système de sépulture sans le rencontrer en Egypte, ce serait là un phénomène embarrassant à expliquer. Heureusement qu'il n'en est pas ainsi et que nous connaissons pour le moment déjà au moins un cercle de pierres avec dolmen, du plus beau type saharien qu'il se puisse imaginer. Il a été découvert il y a plusieurs années déjà dans le désert près d'Edfou dans la Haute Egypte par M. Legrain dont le dessin a été publié dans la livre de M. de Morgan sur les Origines de l'Egypte.

Il n'a malheureusement pas été fouillé jusqu'à présent et nous ne savons pas si comme dans les dolmens de l'Algérie ou dans les sépultures préhistoriques des Baléares, pour ne citer que cet exemple, les corps étaient placés dans la position embryonnaire ; mais ce qui est certain, c'est que cette position est celle de la plupart des tombes préhistoriques d'Egypte.

Le contenu de ces tombes est extrêmement intéressant. A côté des nombreuses poteries se trouvent des instruments en silex aux formes les plus variées. Je ne veux pas m'attarder ici à rappeler les analogies de formes qu'ils présentent en Egypte, en Libye ou ailleurs ; je me contenterai de citer les formes des silex décrits par le R. P. Germer-Durand et découverts en Palestine, ceux si nombreux qu'on trouve en quantité dans le Sahara, notamment à Ouargla et à El-Goléa, enfin, ce qui est plus frappant pour nous, l'identité qui existe entre les formes et les procédés d'extraction du silex à Wadi el Sheikh (découvertes de Seton Karr) et à Spiennes en Belgique.

L'étude de la céramique n'est pas moins intéressante et les auteurs des "Libyan

Notes " concluent non seulement à l'identité de forme et de décoration mais aussi à l'identité de procédés. Notons que pour rendre compte de toutes les variétés de poteries encore en usage aujourd'hui en Kabylie ils sont obligés d'aller chercher leurs analogues dans l'Égypte préhistorique, dans l'île de Chypre, dans les Terramares de l'Italie et dans les tombes de Sicile.

Différentes tombes égyptiennes nous ont fait connaître aussi un certain nombre de petites figurines de femmes présentant des particularités extrêmement curieuses que les fouilles de M. Piette dans les grottes de Brassempouy au sud de la France nous ont fait également retrouver.

Nous en arrivons ainsi à parler des traces de coutumes religieuses. L'une d'elles retrouvée aujourd'hui encore dans l'Aurès est celle relative au bucrâne qu'on a constatée déjà tant de fois sur des monuments archaïques égyptiens sans qu'on paraisse y avoir attaché grande importance, et qui me paraît même citée dans les textes des pyramides.

Les auteurs du livre nous parlent également de la déesse Neith qui serait d'origine libyenne, ce qu'ils ne veulent du reste pas admettre. Ils auraient pu nous dire qu'un des rois de la première dynastie découvert par Petrie à Abydos, porte le curieux nom de Meri-Neith, aimé de la déesse Neith.

Un passage du livre nous parle trop brièvement, à mon avis, des procédés de culture des berbères, sur lesquels M. Hamy vient de nous donner des détails fort intéressants parmi lesquels je tiens à en relever un spécialement : on trouve, dit le savant ethnographe, en Berbérie des pierres qui ressemblent à des socs. " Le Musée d'ethnographie possède " un spécimen de cet ustensile en pierre demi-poli, recueilli naguère par Largeau dans le " sud algérien." Or on a trouvé assez récemment à Hiéraconpolis des silex taillés d'une grandeur extraordinaire qui ne sont, eux aussi je pense, que des socs de charrue.

Ce ne sont là que quelques rapides notes de lecture sur lesquelles je me hasarde à attirer l'attention des savants autorisés, en recherchant pour terminer si l'hypothèse de préhistoriques libyens en Égypte s'accorde avec ce que l'histoire d'Égypte nous apprend.

Un des plus anciens documents écrits découverts par Petrie à Abydos, une tablette en ivoire commémorant une fête d'un roi de la première dynastie fait mention d'un chef de Libyens. D'autre part, les chroniqueurs nous montrent dans le premier roi d'Égypte, Ménès, un conquérant vainqueur des Libyens tandis qu'au début de la deuxième dynastie le sort de l'Égypte paraît en danger par une invasion de Libyens qui ne sont vaincus que grâce à la terreur que leur cause une éclipse.

Sous l'ancien empire, nombreuses sont les mentions de luttes contre les Libyens et il me semble que la scène de guerre trouvée par Petrie à Deshasheh représente la défaite d'un corps de Libyens par les Égyptiens. Faut-il rappeler le rôle joué pendant toute la durée de l'histoire de l'Égypte par les incursions de Libyens ? N'y avait-il pas ainsi que nous le dit Mariette des Libyens établis encore à l'Occident du Delta jusqu'à l'époque moderne " établis à Rhacotis dès l'origine."

Ce qui paraît ressortir de l'ensemble est ou bien que les préhistoriques égyptiens étaient par la plupart des Libyens, ou bien, qu'au moment de l'entrée des égyptiens pharaoniques en Égypte les Libyens étaient sur le point eux aussi d'envahir l'Égypte qu'ils entouraient depuis l'Occident du Delta jusqu'en haute Nubie où encore sous la sixième dynastie on connaissait le champ des Libyens. Dans ce cas, les Pharaons pour assurer leur pouvoir sur les rives du Nil durent combattre les indigènes et repousser en même temps l'invasion libyenne. L'hypothèse est plus simple si les Libyens formaient le fonds de la population en Égypte.

Un point que les auteurs semblent avoir laissé de côté dans leurs comparaisons anthropologiques est que les Égyptiens préhistoriques libyens ou autres étaient fortement mêlés à la race nègre. Ils auraient pu nous dire ce que donne actuellement le mélange libyen et nègre.

Nous voici à la fin de nos remarques qui j'ose l'espérer ne seront pas trouvées inutiles : il me semble que l'hypothèse de l'origine libyenne s'accorde mieux avec les faits que l'hypothèse boiteuse de MM. MacIver et Wilkin faisant des concessions pour les retirer immédiatement (voir notamment, p. 108).

Cependant je craindrais d'avoir en quoi que ce soit amoindri la haute valeur des "Libyan Notes" qui malgré ce que les travaux ultérieurs pourront faire découvrir resteront toujours dans la matière un livre capital qui aura eu notamment le mérite de poser la question sur son véritable terrain.

JEAN CAPART.

P.S.—Je renvoie les lecteurs, pour le développement de tous les points qui précèdent, à l'admirable livre du professeur Sergi, *The Mediterranean Race: a Study of the Origin of European Peoples*, reçu pendant la correction des épreuves de mon article.

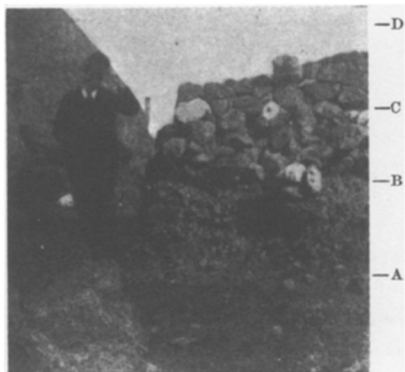
Greece : Prehistoric.

Myres.

Pre-Mykenæan Athens. By John L. Myres, M.A., F.S.A.

70

It is now some years since I noted on the south side of the Acropolis of Athens the traces of a very early settlement underlying the fragments of Mykenæan walls which lie in the open space behind the back wall of the Stoa of Eumenes, between the Odeion of Herodes Atticus on the west and the Asklepæion and the Dionysiac Theatre on the east. But it is only because I have failed hitherto to find any reference to these remains in any of the current books of reference that I venture to put on record what must have been visible to very many students of antiquity, and very likely has escaped record merely because it was patent.



VIEW, LOOKING WEST.

The whole of the area below the steep face of the Akropolis, and between the Odeion and the Asklepæion, was cleared of *débris* down to the rock at the same time as the rest of the south side of the hill ; but very

few buildings or monuments were found either of Hellenic or Græco-Roman date. There occur, however, numerous fragments of house-walls of Mykenæan date, and these are fully recorded on the current ground plans of the site. What has not, however, been noted is, that these walls themselves stand upon a distinct layer of "made-earth," which must be of earlier date, and is, in fact, full of the *débris* of a very much more primitive settlement. This pre-Mykenæan stratum is in some places as much as a metre in depth ; but as its existence appears to have been ignored during the excavation, the only remains of it now are the narrow strips on which the Mykenæan walls stand, and these are already attenuated by the action of the weather.

Still, enough remains to give a general idea of the character of the settlement, which belongs, to all appearance, to the end of the Neolithic Age, or, perhaps, to the very beginning of the Bronze Age, and is comparable in many respects of its culture to the "Second Town" in the far finer series at Hissarlik. The made-earth already mentioned is full of fragments of rough, hand-made, unpainted pottery, made of the dark unlevigated mud of the Ilissos valley, full of fragments of the local schists ; not of the tawny and much less gritty clay of the Kerameikos and the Kephissos valley, on the other side of the site of Athens. There are also rare fragments of a light-coloured